

# L'école des souvenirs

par Régine Detambel ©  
et les résidents de la maison de retraite de Nantua

## être de la vieille école

Un mot ne peut définir qu'une porte très étroite, une fente. Un mot est une brèche. Pourtant on continue de nommer imperturbablement "vieillesse" celui qui définirait une tranche d'âge franchissant tous les précipices de soixante à cent vingt-deux ans, un mot-ère couvrant les soixante-deux années qui courent depuis l'âge de la retraite jusqu'à la mort de Jeanne Calment, un mot jeté comme un viaduc par-dessus des êtres vivants et aimants, habités par ce quelque chose de très ancien qu'est l'amour de la vie, un mot qui brasserait, dans un même cliché, ces personnages et leur chair, jusqu'à transmuier enfin tout cela en sainte et sacrée généralité. Certains s'emploient sérieusement à chercher ce mot apte à qualifier un morceau de mythe. Le mot vieillesse n'est pas apte à rendre compte de la totalité du réel (le prisme de ses couleurs, ses moirures). Le mot vieillesse n'est que la voix de la Raison.

Alors nous avons tenté d'accoler à ce mot incomplet l'adjectif "scolaire" et nous avons goûté, des heures durant, à cette extraordinaire vieillesse écolière, émue devant un encrier de porcelaine ébréché ou touchant du doigt, émerveillée, une plume gauloise ("Oui, je la reconnais, j'avais la même !"), un crayon à ardoise ("C'était si fragile, j'avais cassé le mien !"), un abécédaire au point de croix, un exemplaire de la *Méthode de lecture, premier livret. Ecriture, exercices d'intelligence*, Delagrave éditeurs, Paris...

D'ordinaire, distraits par l'ordre de nos désirs, nous ne prenons pas souvent le temps d'écouter les vieilles personnes. Leur passé n'a pas la force de nous écarter de nous-mêmes. Mais, si perroquets qu'ils puissent être, nous

dressons parfois l'oreille quand un signe venu de leur conte - pas forcément un mot, cela peut être aussi un mouvement de tête, un accent - trouve sa place dans notre album intérieur. Alors la voix âgée, ayant longtemps erré, comme fourvoyée, au lieu de s'éparpiller aux quatre coins a retrouvé sa place. Et nous aimons alors les sensations que, grâce à elle, nous rééprouvons. Cela s'appelle la transmission. Alors nous oublions nos bics à quatre couleurs, nos effaceurs d'encre et nos consoles de jeux, pour prêter l'oreille à des apprentissages bien différents des nôtres : pour les filles, le remailage, à l'endroit, à l'envers, l'ourlet festonné, le point de flanelle et le point de chausson ; pour les garçons, la perspective cavalière et la construction d'objets de bois légers, moulins, crécelles et petit outillage...

Et ce n'est pas rien quand on considère que même les malades d'Alzheimer, incapables de retrouver même le chemin de leur chambre, se souviennent parfaitement des points de tricot appris à l'école d'autrefois et vous épateraient avec leur jersey et leurs côtes anglaises...

### **comment la mémoire s'émousse ?**

On dit souvent qu'avec l'âge la possibilité d'acquérir des souvenirs nouveaux s'amoindrit. On sait combien la recherche d'un nom propre devient alors ardue. La personne âgée a toujours le mot sur le bout de la langue. On remarque aussi que les vieillards parlent plutôt entre eux des impressions ineffaçables de leur jeunesse que de leurs souvenirs récents, et qu'ils se projettent peu dans l'avenir. Comment expliquer cela ? C'est que perception et attention sont liées. Or, avec l'âge, les facultés de perception (notamment auditives et visuelles) diminuent, l'acuité des sensations s'émousse et, à la longue, on finit par faire moins attention à ce que l'on perçoit de moins en moins bien.

D'autre part, l'abandon des activités professionnelles rend la mémoire de moins en moins utile. On cesse de la cultiver. C'est donc l'absence de besoins et non la perte de la faculté d'acquisition qui est responsable ici de l'affaiblissement de la mémoire. On raconte que le général de Gaulle apprit sans peine ses discours par cœur

jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans. La mémoire a besoin de la répétition.

La faculté d'association est un élément essentiel de la mise en mémoire. Au cours des années, l'association se fait plus volontiers vers le passé. Le vieillard finit par comparer toujours avec le passé, au détriment du présent. Enfin, craignant des lendemains cruels, il se réfugie dans le souvenir. Le passé lui est un refuge. "Je relis les lettres des gens que j'aimais il y a vingt ans, et dont la plupart n'existent plus. Je me retrace mes espérances, le sentiment de force que j'avais, tout ce qui réchauffait ma vie, et ce n'est que de là que je peux tirer quelque reste de chaleur" écrivit Benjamin Constant. Pourquoi le sujet âgé enregistrerait-il de nouveaux souvenirs s'ils sont moins essentiels que le passé idéalisé et raconté sans fin à l'entourage ?

L'émotion joue également un rôle important dans l'acte de mémoriser. Or, la maison de retraite ou la vie solitaire et recluse offrent moins d'occasions d'événements émotionnels.

Bref, il semble que ce soit l'écart du monde et de la vie active qui émousse la mémoire puisque certains vieillards très âgés, maintenus dans une vie professionnelle, artistique, sociale et affective, ne souffrent d'aucune perte de la faculté du ressouvenir. Notre société éprise de "jeunisme", si prompt à la mise à la retraite - pour ne pas dire au rancard - des plus de cinquante ans, n'est-elle pas responsable de la création de vieillards amnésiques ?

De plus, notre mémoire unifie notre personnalité. Elle "rassemble au bercail les tonalités interrompues et errantes du passé" écrit le romancier Vladimir Nabokov. Elle ramène dans le présent ce qui demeure de notre passé. Le psychiatre français Pierre Janet disait que "la mémoire a pour but de tromper l'absence" et qu'elle lutte contre le grand vide que serait notre présent sans elle. Dès l'enregistrement des sensations de notre vie, la personnalité de chacun intervient pour en modifier la perception. Tout le cerveau participera ensuite au rappel des souvenirs. La mémoire est donc imaginative. Loin d'être un réservoir de souvenirs intacts dans lequel nous

irions puiser de temps en temps comme dans une malle déposée dans un grenier, nous reconstituons et transformons, insensiblement mais sans cesse, notre passé en fonction de notre personnalité présente et de notre projection vers l'avenir.

Le maintien et la richesse de notre personnalité sont liés à l'amoncellement de nos souvenirs, de même que l'acquisition de nouveaux souvenirs est liée à notre personnalité. Bergson affirme que "notre vie psychologique passée tout entière conditionne notre état présent. Tout entière aussi elle se révèle dans notre caractère."

La mémoire crée et maintient nos sentiments. Sans doute, il n'est pas d'amour sans mémoire. Lors d'une atteinte pathologique de la mémoire, le malade ne reconnaît plus ses proches. Par exemple, dans la maladie de l'Alzheimer, l'affectivité s'amenuise peu à peu, faute de mémoire. Car c'est le souvenir qui tissait les liens amoureux. Le Petit prince de Saint-Exupéry en témoigne : "Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé..."

### **écouter autrement**

L'école des souvenirs, c'est écouter autrement. Ecouter la personne âgée, sans refermer les doigts sur elle. Sans chercher absolument à la comprendre. Au lieu de la ramener à soi, s'accorder plutôt à sa respiration, préférer la projeter dans une autre aventure de sa vie. En quelque sorte, la remettre en jeu, l'aiguiller vers sa propre page.

D'une écoute sans possession. D'une attitude de pur accueil. L'empathie doit être de silence.

Vocation, c'est entendre des voix. Cet abandon de l'oreille du soignant ou de l'écrivain, en toute confiance, à la bouche autre, signifie consentement absolu à la parole de cet autre aux cheveux blancs. Ce qui peut aussi se traduire par : un petit chaud au cœur.

Tout de même, cette impétuosité soudain, cette volubilité chez des êtres presque endormis la minute

d'avant, c'est effroyable et réel comme un réflexe de bébé.

Nous avançons le visage. Nous écoutons tranquillement le babil aussitôt redéclenché par la stimulation de nos questions.

Car il suffit de se pencher vers elles, les personnes âgées, pour en recevoir une curieuse énergie magnétique, quelque chose comme une trombe de souvenirs, non pas une liasse agitée et poussiéreuse de cahiers et de diplômes, mais bien une ronde, une chanson de joie et de vie, jamais oubliée, toujours disponible si l'on tend l'oreille, si l'on fait preuve d'un peu de patience. Nous nous sommes fiés au témoignage d'écoliers âgés de septante à nonante, ni reclus ni mélancoliques, mais pleins de vivacité, le regard singulièrement clair. Interroger des dizaines de personnes âgées sur leurs années d'école, quelque part entre 1915 et 1935, c'est d'abord être patient comme un pêcheur. Et savoir que des fonds remonteront des merveilles. Chaque souvenir relaté est une invention, non pas au sens de fantaisie, mais bien au sens de l'invention d'un trésor, comme on parla de celle de la grotte de Lascault, c'est-à-dire de sa découverte. Non, les vieux ne sont pas une bibliothèque à nous destinée. Non, leur mémoire ne contient pas notre raison de vivre, mais ils existent pour eux-mêmes, ici et maintenant. Et nous les côtoyons. Libre à nous de suivre le conseil de John Cowper Powys et de jouer les explorateurs : "Même s'il est plus ou moins exact que les personnes âgées ne sont autre chose que des puits de sagesse, il faut reconnaître qu'elles ont connu la vie avant d'être abandonnées sur les rivages du temps. Il suffit au jeune explorateur de les replacer, telle une algue desséchée dans une mare au creux des rochers, pour qu'apparaissent d'admirables couleurs, des reflets féériques, d'étonnants scintillements que la marée a rapportés des récifs et bancs de poissons des Hespérides !"

D'ordinaire, l'adulte voit dans le vieillard non pas son semblable mais un autre, qui est le sage ou bien le fou. Qu'on le situe au-dessus ou bien au-dessous de notre jeune espèce, en tout cas on l'exile. Mais l'écolier tout à coup ressuscité rend à chacun sa part d'universel,

d'intemporel. Et tous les adultes jeunes qui ont assisté à l'expérience d'un atelier de mémoire, rassemblant des personnes âgées occupées à reconvoquer leur enfance écolière, ont replongé, eux aussi, dans leurs propres odeurs de cire et de colle, dans les froufrou des blouses empesées et la honte des heures de colle. En se laissant porter par ces voix devenues fluettes et qui sondaient le fin fond de leur âge scolaire, nous plissions les yeux, nous remontions notre propre temps pour retrouver la lueur émanant de nos propres petites vies de vieux enfants. Nous avons déchiffré sur les visages des personnes âgées qui nous faisaient face la langue de notre propre temps, du temps qui s'est fait scribe. Sur les corps, le temps écrit en quelle langue ? On dirait une sorte de cunéiforme. Oui, le visage des anciens semble une combinaison de coins, de traces laissées dans l'argile humide par un roseau taillé en biseau. Et puis, si on se laisse emporter, si on y regarde mieux, alors leurs joues sont des pages d'écriture et le temps un calligraphe à porte-plume maladroit. Rien de mieux que l'école, donc, pour fédérer des générations si distantes et régénérer en chacun un peu du tourbillon d'enfance.

Chenu veut dire blanc, c'est la blancheur des cheveux. On l'appelle la canitie. Ces écoliers, autrefois, on les reconnaissait à leur blouse grise ou bleue, aux manchettes qu'ils enfilaient, comme de vrais petits Bouvard et Pécuchet, pour ne pas user au coude leur tablier neuf. Le costume a changé. Les marronniers de l'automne, dans la cour de l'école, ont été détrônés par le sacre de l'hiver. Et les gamines qui balayaient, dans la cour, les feuilles tombées, sont devenues des chênes centenaires.

Autour de notre table, des écolières surtout, largement supérieures en nombre. Et par-ci par-là un garnement. C'est un peu comme la revanche féministe de ces écolières octogénaires ou nonagénaires, qu'on avait dissuadées, dès l'âge de douze ans, de continuer leurs études. On avait besoin d'elles pour garder les petits frères ou pour le travail à la ferme et aux champs. Aujourd'hui l'espérance de vie des Françaises à la naissance est de quatre-vingt-trois ans, celle des Français de soixante-quinze ans. Les veuves sont plus nombreuses

que les veufs, cinq fois plus après cinquante ans. A cause du tabac, à cause de l'alcool ? Colette - qui écrit Claudine à l'école - disait : "Ce n'est guère solide, un homme !"

On retrouve tout de même, et presque sans peine, sur les photographies de classe, datées de 1921 ou de 1929, des minois, des bouilles charmantes qu'on lit encore en filigrane sous les lunettes lourdes et la chaîne qui les retient.

### **redonner du lustre aux pupitres**

Où vont les souvenirs d'école quand on les a oubliés ? Qu'est-ce qui se passe dans l'oubli ? Qu'est-ce qui est foulé, comme dans un pressoir, ou refoulé, comme sur un divan ? A-t-on le choix de ce qu'on oublie ? Est-ce qu'on se perd en perdant la mémoire ? Et si le souvenir est mort, où est-ce qu'on l'enterre ? Oublie-t-on ce qui n'a pas d'importance ou, au contraire, ce qui en a trop ? Qu'est-ce qui occupe ensuite la scène désertée ? Un souvenir, ça fond comme une bougie ? Y a t-il quelque chose à faire pour retenir les choses au bord de l'oubli, avant qu'elles n'y basculent ?

Où va le plumier quand il s'est éloigné du galopin qu'il avait longuement fréquenté, quand il a quitté un corps enfantin longtemps accompagné, soutenu, caressé ? Nous quitte-t-il pour quelqu'un d'autre, pour le jeu du changement, pour le goût de l'inédit, ou parce qu'il s'est lassé de notre distraction et de notre paresse ?

Il nous quitte sans doute quand la grâce de l'enfance se retire de nous. Et n'étaient quelques témoins solides (un porte-plume dépoli, plein de toiles d'araignées, une photographie de classe représentant trente visages sérieux sous une raie au milieu...), sans ces quelques spectres revenant dire qu'on a été un jour ce petit être d'ardoise et d'encre, tout cela aurait été bel et bien oublié.

Donc, assis autour d'une table avec la petite classe octogénaire, nous nous apprêtons à décaper la couche d'oubli, écaillée par endroits, tout simplement en posant

des questions. Nous allons broser le siècle à rebrousse-poil, histoire de redonner du lustre aux pupitres.

L'un parle soudain de l'odeur de l'encre, l'autre de sa médaille du meilleur élève de la semaine, une troisième exhibe un abécédaire au point de croix, daté de 1933. Et ces fugitifs souvenirs sont chaque fois comme si l'on arrachait un objet de très grande valeur à un incendie.

Il y aussi les cabinets dans la cour, les aubes sexuelles.

Ce serait vraiment tristement désincarné, si l'on n'avait par bonheur les visages sur des photographies de groupe, dans la cour, devant un mur où grimpe un pied de vigne. Quelqu'un en a posé une sur la table - et l'on remarque après coup qu'elles contenaient le germe d'une tout autre destinée que celle qui nous fut impartie. Nous connaissons par avance leur histoire, c'est pourquoi ces photos anciennes ont l'air de sortir du marc de café, et pas seulement à cause de leur couleur sépia !

Les visages y sont d'une étonnante pureté. Pas d'innocence enfantine, non, personne n'y croit plus depuis Freud, mais c'est que l'adulte n'a pas encore enfoui, sous l'habitude des mimiques et des sourires, les lèvres interrogatives et belles de l'enfant, ouvertes aux énigmes de la vie. Sur la photographie, l'élève, encore indifférencié, est gros de tous les rêves de gloire. Du moins ceux dont les parents se suffisent à eux-mêmes et qui ont donc libéré leurs fils et leurs filles de la corvée d'être utiles aux champs ou dans la cuisine. Les garçons qui posent ont grandi trop vite pour leur costume et la longue main forte, déjà habituée au manche des outils, dépasse du poignet de la chemise.

Visages ouverts, presque rieurs, contents de jouer le jeu de l'école, pleins d'une tranquille assurance et capables d'assumer tous les rôles que la vie proposera : père ou mère de famille, maître ou maîtresse d'école (la roue tourne...), menuisier ou lieutenant, sage-femme ou teinturière...

Il n'est pas dit que ceux qui résolvait le mieux les problèmes de robinets soient devenus hydrauliciens ou architectes fontainiers. La vie, et surtout l'Histoire, avec sa grande hache, aura été la cheville ouvrière entre le havre de l'école et la grande gabegie du monde. Car le maître a beau agiter les poids laitonnés et les plateaux de la balance, les élèves à qui les soldats allemands rendirent parfois visite, savaient déjà que la Nature, tout comme l'Histoire, ne connaît pas d'équilibre mais enchaîne à l'aveuglette les expériences brutes et, comme un bricoleur insensé, démantèle ce qu'elle vient à peine de créer, hommes ou frontières. Ces gosses s'étaient déjà longuement plantés, nez en l'air, devant le monument aux morts, pour lire au visage des femmes toujours ce même poids d'affliction, ces mêmes yeux voilés, détournés, plongeant dans la solitude.

### **ce qu'ils nous disent**

Revenons à notre petite classe. Ils ne connaissent rien à l'ensauvagement des villes. Ils ont tous connu l'école durant la période d'entre-deux-guerres, rude et glaçante, nullement dorée et sucrée comme un biscuit.

Ils retournent à l'école par une brèche dans le temps.

Ils disent les rêveries qui se traduisaient en labyrinthes sur les buvards quand l'éclairage des jours d'hiver tombait si doucement sur toutes choses, quand le peigne gris de la pluie cardait l'après-midi.

Ils disent les jeux dans la cour de récréation, de chat-perché à la volupté de la ronde, tourner sur soi-même des minutes durant, jusqu'au vertige et à la perte des repères qui organisent le ciel et la terre. Ils disent les osselets, souffler dans la plus légère des flûtes, taillée dans une branche d'angélique sauvage, jouer aux jeux de laine, faire tourner des rhombes et des toupies.

Ils disent qu'ils emportaient avec eux chaque matin le pain et la saucisse, avec une gamelle de soupe. Il y aurait tout à l'heure, dans la lourde odeur révélée par le poêle, un peu de la maison, du tablier de la mère. Ce goût-là redonnait du cœur pour l'après-midi et le chemin

du soir, quand le givre dessinait sur les vitres et sur la campagne.

Ils disent le passé combiné aux grains de poussière... Parfois, agacés, ils s'écrient : "Je ne me souviens pas." Jamais plus ils ne pourront recouvrer tout à fait ce qui s'est passé. C'est peut-être une bonne chose. Le choc de la retrouvaille avec le soi-même d'autrefois serait destructeur. La preuve : ce choc par lequel un mot qu'on n'a pas articulé depuis soixante-dix ans fait soudain trébucher et vaciller la mémoire qui se met à résonner ensuite des heures entières, à vibrer comme un éloquent et énorme bourdon.

Ils disent l'alphabet, couleur de craie, sur le tableau pivotant vert-noir, aux pieds terriblement érodés, héritage d'une usure que la communale transmet de père en fils depuis la barbichette de Jules Ferry. Ils disent le P de Premier, de Ponctualité, de Persévérer ; le T de Travailleur, de Très Bien ; le D de Discipliné, Digne d'éloges et Désireux d'apprendre... Ils peuvent encore rêver vaguement au geste d'apprendre à écrire, mais ne peuvent plus en éveiller le souvenir réel. Maintenant ils savent écrire ; apprendre, ils ne le pourraient plus. C'est un peu comme apprendre à marcher. Aucun souvenir de cette initiation...

Ils disent qu'ils étaient souvent malades, encore plus souvent travailleurs. Les cahiers d'absence le confirment : "François n'a pas été à l'école aujourd'hui à cause du mauvais temps." Une autre fois, l'élève a quitté ses patrons, ou bien il est parti à Paris, il fane, il fait les foins. Cela ne l'empêche pas de recevoir, un matin, un billet d'excellence d'une valeur de cent bons points, et des images à conserver comme si elles étaient pieuses.

Ils disent que les mains de l'instituteur ruisselaient d'histoires, qui coulaient sur le tableau et s'échappaient par sa bouche. Derrière lui, sur une étagère à la perspective pas très juste, des godets de peinture et une rangée de livres de morale et de lectures, intitulés Amons à lire, En route pour l'école. C'est de les avoir tant maniés et fatigués que le maître était pour ainsi dire pétri de contes et de récits.

Ils disent comment on doit recevoir un livre de prix. Mode d'emploi : rechercher le moment le plus tranquille de la journée et le plus écarté de tous les endroits. Ouvrir

ensuite la première page, avec les sentiments solennels d'un être qui pose le pied sur un nouveau continent.

### **un inventaire de papetier**

Ensuite, nous feuilletons un interminable catalogue de papeterie. Chacun y va de son outil d'écriture. Nous énumérons. Nous comptons. Nous réalisons l'inventaire de tous ces objets qui furent tour à tour porteurs de tortures ou de rêveries.

Faisons glisser lentement, dans sa rainure, le couvercle du plumier.

Apparaît d'abord le crayon. Il n'est guère plus, en apparence, qu'un mince bout de graphite, un long morceau de combustible glissé dans un étui de bois sec à tête laquée. L'étui, peint et verni, a la sécheresse d'une épine, le charbon l'humidité de la terre. A l'intérieur de l'étui de bois, invisible, cette mine peut se briser, des mois durant se carier, sans qu'on en ait le moindre soupçon, et tomber, brusquement, entraînée par son propre poids, comme un chicot. Le crayon est à la fois le premier instrument et la première encre du tatouage écolier. L'aiguille n'est pas douloureuse, la couleur est délétère. Pourtant, sur le blanc de l'avant-bras, les petits coups de mine appuyés font des dessins durables, pointillés, noir et rouge.

Plate imitation d'arc-en-ciel, les crayons de couleur sont merveilles devant quoi l'on s'extasiait : des jaunes de Venise, rouges de gondole, verts de mousse, bleus, extraordinaire éventail de plumes de perroquets, support de toutes les rêveries des jeunes coloristes.

Leur compagnon, le taille-crayon, est un fabricant de copeaux. Avec cette petite scierie portative, on joue à sécréter la plus longue spirale possible. Le taille-crayon présente un orifice conique en forme de narine et couvert de poussière de bois. On y sent d'anciens pollens et de nouvelles résines. On éternue. Seuil de menuiserie, porte d'ébéniste, crissement de mobilier brut et neuf. Le jeu

de la spirale la plus longue nécessite autant d'adresse que celui de l'orange pelée d'un coup. Et, tandis que le crayon disparaît d'un côté, il se reforme de l'autre, en monticule, quantité de matière invraisemblable, dégainée, que l'on ne s'attendait pas à voir surgir d'un corps si frêle.

Manœuvre hérissant les poils comme un ongle au tableau : tailler ce qui n'est pas de bois. Un porte-plume métallique, par exemple. Avec des frissons de mélomane, écouter hurler le fer-blanc. Pour conclure, tenter la même opération avec un crayon à ardoise.

Conseils pour bien tailler un crayon : les doigts, la main, le poignet surtout, l'avant-bras sont souples : pousser, tourner à poing fermé, de la gauche vers la droite (pour le droitier), au rythme de l'omelette battue, avec la même énergie.

La gomme est une matière non sucrée, peu comestible, rarement toxique, à classer parmi les guimauves et pain rassis que l'humidité a rendu élastiques. La gomme est douce et mystérieuse, à consistance d'athlète. C'est assez dire sa souple force, agréable à mordre. Et, justement, sa fermeté de chair humaine fait de la gomme la toute première martyre. Outre la morsure, l'écorcher à l'ongle, la trouser à la punaise, la balafrer au canif, la perforer à la pointe de l'équerre, la poignarder à la plume, lui faire des injections d'encre violette ou la maculer à la gouache sont des voies de fait courantes.

Gommer, c'est user contre le papier un parallélépipède aux vertus amnésiques. La gomme perd sa substance, la trace du crayon noir disparaît, toutes deux fondent dans ces petits rouleaux de crasse mousseuse que le tranchant de la main dispersera et fera tomber, du pupitre sur le sol. Ramassés sur le carrelage, observés plus minutieusement, ces rouleaux serrés inspirent le dégoût des peaux mortes et font penser à des résidus de morve, roulés, noircis, entre pouce et majeur.

Élégance louche et précision aiguë, le compas avait l'allure masculine d'un grand individu travesti. Danseur bipède donc, émoussant sa pointe sur le pupitre ciré, il le couvrait en cachette de graffiti. Sa pointe - une aiguille

effilée - faisait du plumier une corbeille de dattes où trouver l'aspic à tout coup. Sous l'ongle du majeur - le doigt le plus long et le plus exposé - la piqûre était très douloureuse.

Le porte-plume, corps rond ou de section triangulaire, bave des violets de gouache, des noirs de graisse recuite, des garance, sur les doigts qui le tiennent embrassé. L'extrémité du porte-plume est en général douce à la bouche. Mais l'angoisse, la réflexion, la colère en font rapidement un champ de bataille pour la langue et les dents. Percé, ramolli par la salive, sur le point d'être digéré, écrasé sur tous les fronts, le bout du porte-plume est réduit en purée de bois. On relève également sur le manche de nombreuses tentatives de destruction au canif ou au taille-crayon.

Dès la fin du XIXe siècle, pour aider les écoliers dans leur tâche de calligraphe, on lança des porte-plumes dont la forme était censée guider les doigts malhabiles. Par exemple, un petit instrument de torture très ingénieux, pompeusement baptisé "porte-plume orthodactyle" était censé habituer les plus jeunes à placer correctement leurs doigts. Les porte-plumes devenaient alors de ravissants prototypes. Dessinés par des ergonomes, censés faciliter la convergence des forces calligraphes, ils s'épanouissaient largement en corolles courbes et spacieuses, de section triangulaire. Toute l'année, il faudrait écrire au moule, trois doigts dans l'ornière.

On en fabriqua même des versions destinées spécialement aux gauchers. Mais les gauchers contrariés semblent bien plus nombreux que les heureux usagers de ces machines nouvelles et chacun a son lot de traumatisme, depuis le bras attaché dans le dos jusqu'au souvenir du passage arbitraire, décision ministérielle, un beau matin de rentrée des classes, de l'écriture penchée à l'écriture droite. Oui, nos chères têtes blanches s'en souviennent encore. Et bien des mains nonagénaires véhiculent dans leur graphie tremblante le moule de l'éducation scolaire qui fond, dans le même tracé malhabile - bien malin qui les distingue - l'écriture de l'enfance apprentie et celle de la très grande vieillesse...

Certains porte-plumes étaient décorés. Chaque ville touristique ou balnéaire eut son modèle souvenir avec illustration en couleur sur le manche et parfois même un œillette offrant une vue microscopique du Mont-Saint-Michel ou de Notre-Dame-de-la-Salette.

Entre deux assauts, les Poilus désœuvrés réalisaient des porte-plumes en cuivre avec les douilles de leur cartouche. Il est probable que quelques petits-neveux inconscients ont recopié leur leçon de morale du matin ou bien leur cours d'instruction civique avec ce souvenir de guerre encore brûlant.

Aujourd'hui, la plume a perdu ses usagers. Les écoliers ne la font plus grincer au gré des pleins et des déliés, seuls les artistes calligraphes la font boire et la promènent. Apprendre à écrire à la plume relevait d'une discipline militaire. Deux plis rigides, un bec étroit, un ongle d'aigle, un cou large, un ventre rentré, une poitrine sonore, une descente de soldat, on l'appelait Sergent-Major, cette mécanique primaire. Et l'on passait allègrement de la fleur du crayon de couleur à ce clou rouillé.

Chaque lettre était un parcours du combattant. Il fallait lancer très haut les barres, ramper sous les interlignes, faire sa corvée de A puis de a sans rechigner, ne pas se laisser prendre aux vrilles et aux barbelés des majuscules, viser juste son point sur le i, courir toujours plus vite sous la mitraille de la dictée.

Les pâtés retardaient et contrariaient cette marche forcée. Alors il n'y avait pas d'effaceur d'encre. On zigzaguait comme des Poilus entre ces cratères d'obus, avec sa blouse grise, lourde comme un uniforme. On craignait le C des coups claquants sur les doigts, le G des gifles et, par-dessus tout, le L révoltant des lignes ! Une heure pour recopier cent fois Je ne dois pas parler en classe, c'était juste le temps nécessaire pour étudier soigneusement la géométrie de sa plume, examiner sa sculpture de fractale, aussi étonnante qu'un flocon de neige sous la loupe.

Les premiers temps, alors la plume éventrait le papier. Le balafrait. Le scarifiait. Surtout la plume Sergent-Major, qui n'était pas d'une grande souplesse. Elle avait cruellement tendance à perforer la page. Elle

fut pourtant très populaire, probablement à cause des scènes de bataille colorées qui ornaient ses boîtes : Denain, juillet 1712 ; Rivoli, janvier 1797...

L'encrier est un pot de chambre en porcelaine inclus dans le bois du pupitre. Ne dépasse que le rebord de sa cuvette, comme dans les jardins l'émail des vieilles chiottes habillées de planches. Il n'y a pas de chasse d'eau tumultueuse, pas de couvercle à rabattre. Mais quand on le respire profondément, on se souvient de l'encre qui a pénétré les fibres du bois, de cette odeur de vespasienne qui suffoquait. C'est que l'encre a chaud et qu'elle se décompose en séchant. Ses pigments puent, autant que des aisselles, et il n'y a guère de différence entre la sueur et l'urine.

On chie de l'encre. On pisse de la copie. Le maître, qui a le secret des proportions, coupe avec de l'eau, par économie.

L'horizon de l'encrier est violet ou mauve. C'est un beau ciel nocturne et régulier, qui laisse percer le secret de sa profondeur. Il est sondable. En se servant d'un crayon à la façon d'une perche de marinier, on peut aisément calculer la hauteur du fluide. En remuant, on décolle les morceaux dégoûtants d'un dépôt poudreux. Cette glu, additionnée de poussière de craie, épaissit l'encre et culotte l'encrier. L'écriture en est plus foncée, moirée, teinturière. Bien liée, cette sauce donne envie d'être bue. On ne compte plus les lèvres violettes et les toux étonnées d'amertume. A la fin de l'année, l'encrier est noir et comme tapissé d'une peau de raisin. On s'en va le laver au ruisseau. On patauge. L'encre se dilue dans l'eau vive. Les ablettes n'y voient que du bleu. Bonjour les vacances, adieu les pénitences !

Au fond, tout le charme de l'essuie-plume résidait dans la manière dont on le salissait. Noircir les carrés de tissu ou de peau, l'un après l'autre, après les avoir assouplis, était la méthode prisée. Mais on ne percevait pas tout de suite les contours de la plume à travers l'étoffe ou le cuir, au point qu'on l'arrachait souvent du porte-plume. Toutefois, après quelques mois d'utilisation, le cuir amolli ou la peau de chamois mouillée d'encre se

prêtaient mieux au lustrage. Souvent on se blessait, on se bleuissait. Alors on se rabattait sur un moyen infailible de nettoyer sa plume. Il suffisait, paraît-il, de la planter dans un morceau de pomme de terre crue. Le suc de la pomme de terre décomposait aussitôt l'acide et les sels de l'encre encrassant les sculptures de la plume.

Mais revenons à ce fluide secret, aux ténèbres de l'encrier qui recelaient des ombres bien mystérieuses. Fiole de sorcier, remède ou poison, l'encre des pâtes coulait sur les doigts. Tous les enfants sans exception ont une âme de barbouilleur, ils aiment crotter, éclabousser, tout noircir, tout salir, tout poisser... L'encre qui leur mouillait les doigts excitait encore plus l'envie de la travailler et d'en savonner la page. Que de mauvais points et de bonnets d'âne, de mises au piquet et de coups de règles sont dus aux taches d'encre ! Qui n'a pas considéré longtemps le contour de ces éclaboussures, et découvert bientôt, dans la tache, des chevaliers, des châteaux forts et des fontaines, des lions combattants, des hydres, des forêts fantastiques, toute une architecture de rêve.

Autrefois, c'est dans l'air que les écoliers tracèrent les premiers signes de l'apprentissage. Dans l'air ou dans le sable, on dessinait ses premiers alphabets, puis, du plat de la main, on lissait le support et on recommençait. Puis vinrent l'ardoise et son crayon, son chiffon poudreux qui faisait éternuer. Enfin, l'épreuve du tableau noir et de la craie, "la craie naturelle de Champagne, blanche et pure", découpée en bâtons de section carrée.

On ne peut porter à la bouche le crayon à ardoise au corps métallique sans que monte immédiatement aux lèvres un goût de saumure, particulier aux métaux fins, salé comme la languette des piles électriques, tout à fait le goût des couvercles de boîtes de conserve léchées. Inutile de décrire le frottement horripilant du métal sur l'émail des dents.

**des cartables sans fond**

Chaque matin, les enfants endossaient leur bât de cuir roux. L'écolier s'habillait de son cartable : il enfilait les bretelles, le cartable ballottait sur les épaules comme une capuche, il coupait le vent si on le portait contre la poitrine. C'était un vêtement à poches multiples, à rabats. On l'appelait parfois gibecière comme s'il servait au transport des bêtes mortes.

Il y a des affinités profondes entre l'écolier et le cartable. Le mot cartable vient du mot papier. L'écolier est un enfant de papier. L'écolier est un pantin de bois. S'occuper du monde pointu contenu dans son plumier, barbare et fragile, soigner ses crayons de couleur, pleurer quand ils sont cassés, les défendre contre le vol, les regretter quand ils sont volés, en répondre devant la famille, finir par vivre avec eux, c'est une patience énorme. Et plus qu'un royaume de jouets, c'est l'entretien d'un établi. Rouvrons ce cartable...

Des garçonnets, appuyés sur leur double décimètre comme sur un sabre, regardant droit devant eux comme s'ils avaient pu deviner, au-delà de la ligne d'horizon, le sort qui leur serait réservé...

Lointaine réplique d'épée, le double décimètre siffle, ploie, fouette, aide à l'endiguement et à l'utilisation des énergies inemployées. Fleuret à manier sans masque et sans plastron, poignard pour corps à corps, dague adaptée au coup fourré, il a le caractère universel des armes de taille. L'entrechoquement et le fracas de deux double décimètres suscitent des exaltations de duel. Et c'est ainsi qu'il finit, brisé en deux morceaux par la guerre. A moins que sa rectitude de levier n'ait plus sûrement attiré l'attention et qu'il ne se soit cassé net sous le trop lourd couvercle du pupitre.

Tirer un trait n'est pas à la portée de tous. Voici quelques obstacles à une belle ligne sobre et précise. Les plus courants sont les fautes de doigts : mal placés sur le double décimètre, trop en avant, les doigts empêchent le développement du trait. La ligne s'arrête net ou bien dessine le contour de l'ongle.

En raison de sa longueur et de sa maigreur générale, la règle carrée occupait dans le cartable une place

diagonale et l'une de ses extrémités émergeait hors du rabat. La règle carrée ne portait généralement pas de graduations. Mais elle était un outil vivant de la mouvante vie du bois, ce que prouvait sa propension à se courber. Cependant, même voilée, la règle carrée faisait une arme redoutable. Allonge importante, quatre arêtes coupantes et une finesse de banderille, elle frappait d'estoc et de taille avec une efficacité de dragon. C'est pourquoi, sans doute, elle était l'instrument de prédilection des châtiments corporels. Chargée d'introduire dans l'esprit l'ordre et l'obéissance, elle frappait sèchement les cinq doigts tremblants et serrés qu'on lui présentait. La brûlure typique de l'après-coup, et cette impression de déchirement de l'ongle perduraient. Du point de vue de l'écolier, il n'existe pas de bois tendre.

La règle carrée métallique, vrai lingot tout juste laminé, avait la réputation facile et heureuse de sonner vingt fois par jour. Sa carapace de cloche et sa résonance de xylophone en faisaient une merveilleuse génératrice de sursauts. Toutefois, malgré son réel intérêt musical, elle était traditionnellement confisquée.

Les esprits les plus obtus admiraient l'équerre et sa perfection d'angle droit. Elle était, de surcroît, une évidence de revolver. Il suffisait d'inventer la gâchette, ou un semblant de chien ou un soupçon de barillet, et c'était une arme à feu véritable.

Un beau jour, le maître nous révélait pi. Pi est, comme chacun sait, la seizième lettre de l'alphabet grec et l'abréviation du mot *periphereia*, qui représente le rapport constant de la circonférence d'un cercle à son diamètre. Pi est ce nombre incommensurable et irrationnel, avec son allure de portique à volutes, ce dessin auquel la main n'est pas habituée. On a l'impression, en le traçant, d'avoir pénétré dans la magie de savoir secret. Pi, dont les divisions de plus en plus infinitésimales, ne l'empêchaient pas de flotter, rond comme la perfection, d'ellipse en cylindre, de sinusöide en cône, de l'œuf à la balle, de la spirale au ressort à boudin, de la pleine lune à l'arc-en-ciel, insaisissable. Comment retenir infailliblement les 10 premières décimales de pi, il suffit de retenir ce vers et de compter

les lettres de chacun des mots suivants : “Que j’aime à faire apprendre un nombre utile aux sages”. Et vous avez là 3, 14159 etc. L’école communale se chargeait ainsi de l’enseignement de la mnémotechnie...

Moment solennel que celui où l’on apprend à se servir du rapporteur, où l’on découvre que ce joli pont à l’arche unique, cette caricature d’éléphant vu de dos, sert à quelque chose. Jusque-là, le rapporteur était resté au fond du cartable avec les autres objets énigmatiques ou qui semblaient inutiles. Il fallait déjà faire l’effort de le retrouver.

Le rapporteur semblait un hilarant tour de force : curieuse idée, cette invention destinée à tracer les pétales de grosses fleurs à deux feuilles dont l’une, cassée, pend, tandis que l’autre se dresse. Se résigner : le rapporteur n’est pas une règle courbe à tracer les marguerites. C’est en vérité une esthétique création de la géométrie, tout en rondeur et en douceur si on le compare à l’équerre dont les pointes rongées n’ont fait que du mal.

Le rapporteur sert à tracer des angles et à les mesurer. Comment un instrument tout rond, comment un demi-cercle doux au toucher peut-il générer ces angles, objets pointus, farouches, piquants et droits comme le compas, et comment lui, le compas, tout en aiguille effilée, pourrait-il projeter les cercles ? Il faudra toute la solidarité écolière et cent récréations rassurantes pour rendre au rapporteur sa poésie d’arche, au compas son allure de lent patineur.

Sur la couverture du cahier, le nom de l’élève, calligraphié comme il convient, pour être reconnu du maître. Ecrire sur le cahier de quatre-vingt-seize pages : surcharger une tricolore et belle géométrie. Les bâtisseurs de cahiers ont construit deux réglures : l’une, dite 5 X 5 (ou petits carreaux) ; l’autre appelée seyès (ou réglure à grands carreaux). La réglure seyès est la forme la plus élaborée du papier vierge.

Les cahiers de brouillon sont des œuvres précaires. Si les réglures sont respectées, le support, lui, n’est pas loin du torchon. La page agrafée est brune, épaisse, écrue, avec des fils rouges ou bleus pris dans sa trame, des

morceaux d'écorce marron, tout y est inclus. C'est un cahier de bure.

Certains cahiers au papier velouté, blanc au point de fermer les yeux et soigneusement cousu, sont d'une grande douceur de page. Cette douceur, comme celle des lainages, des tapis, des éponges, se mesure en grammes par mètre carré. Véritables nappes où l'on va pouvoir s'étendre.

Les ciseaux sont conçus pour élargir ou pour ouvrir les horizons. Infatigablement, hachant à coups de mâchoires, ils découpent des puzzles dans les images. La moitié de leur gueule émerge de la page, bond de cétaqué qui respire et replonge. Un code bien strict régit l'emploi des ciseaux pointus. Deux lois sont impérieuses : celle qui interdit de courir les ciseaux à la main, celle qui condamne tout geste brusque avec cette baïonnette. Elles préviennent deux risques majeurs : s'empaler, s'éborgner.

L'inventaire touche à sa fin. Quelqu'un a apporté un vieux buvard. Le buvard faisait office de sous-main. Parallèle aux lignes du cahier, il pouvait même servir de guide-âne. Avec un coin de buvard, on pouvait aussi, par un geste d'une haute précision, maîtriser un débordement en forme de goutte, au cœur même d'une majuscule. Là, on suivait des yeux la lente ascension de l'encre rejoignant le papier par capillarité.

Le buvard est le lecteur authentique. Grand amateur d'impressions mouillées, il est le premier à toucher la dictée finie, et tout ce qu'il garde de ce contact neuf avec la phrase fraîche, il s'en couvre le corps. Mieux qu'un transfert, un tatouage, une décalcomanie, il reçoit l'encre chaude et la laisse sécher sur lui. Erudit, bavard, qui conserve la moindre trace de ses lectures, et toutes ses notes, ne jette rien, le buvard est crédule, qui croit tout ce qu'il voit.

Nous faisons circuler le buvard. Nous regardons de près ses veines. Presse-papier empli de mémoire. Toutes proportions gardées, ce buvard joue le même rôle que les fleurs japonaises pour Combray, quand elles se déplient en même temps que le village, dans le souvenir du

narrateur de Marcel Proust, avec ses bonnes gens, ses bêtes, ses jardins et son clocher, des fillettes avec des robes qui ressemblent à des tabliers à carreaux, des femmes en coiffes ou en cheveux, des hommes avec une faux ou une fourche à l'épaule. Il existait sans doute encore, dans les villages avoisinants, un bourrelier, deux maréchaux-ferrants, un marchand de graines, un charron qui faisait aussi les cercueils, un tonnelier, un sabotier, un tailleur, un cordonnier, enfin des couturières, des laveuses et des repasseuses...

### leçons de choses

A Léaz, à Nantua, à Lantenay, à Montréal ou bien dans le pays de Gex, on n'herborisait pas, on travaillait aux champs. A l'école, on dessinait ce qu'on avait le matin même foulé aux pieds : la tige de l'orge ou le nœud de vipères. Le maître tenait un herbier et, dans une armoire vitrée, dont il cachait la clé, vrai cabinet de curiosité, une couleuvre dans un bocal de formol, un peu de poudre de cobalt, des coquillages, un hippocampe bien cambré, et les graines des céréales dispensées par la bonne terre dans de petits tubes à essai soigneusement bouchés et étiquetés. Après avoir côtoyé le monde et l'avoir piétiné sous ses galoches, il fallait encore apprendre à le nommer.

La terre arpentée et connue, celle de la maison, de la famille, du village, des gestes quotidiens des filles et des garçons, était tout entière contenue dans la méthode de lecture. Et les exercices de vocabulaire changeaient la vie rude en mots chantants : "dame, fourmi, montre, plume, marmite, Julie a repassé sa jupe de cotonnade, je jardine, je sème, Jérôme a jeté le lilas..." Les mots travaillaient : "Pan, pan, pan, André enfonce de grands clous en frappant." Les mots rassasiaient : "Midi sonne, ta mère dîne ; midi a sonné, ta mère a dîné." Les mots répétaient la vie animale des fermes : "A toute minute, la poule couve ; jamais la poule ne se lasse ; jamais la poule ne laisse sa couvée." Les mots du livre de classe calquaient même les enfantines barbaries d'après l'école : "Noémi tue une petite pie."

Quant au monde inconnu, l'enfant se le figurait grâce aux noms des départements sur les grandes cartes au mur - l'Afrique à une largeur de main de Marseille - qui faisaient de la salle de classe un microcosme. En ce temps-là, il fallait bien trois ou quatre cartes de France pour faire le tour du propriétaire : l'Alsace et la Lorraine, désaxées, se jouant des frontières de la géographie scolaire, à chaque guerre annexées puis rendues au bercail, rendant fous probablement les éditeurs cartographes ; la carte hexagonale de la métropole, certes, mais aussi celle de l'Algérie, de la Tunisie, du Maroc, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire et puis, à l'orient, l'Indochine, la Corée... On voyageait sur place. On naviguait assis par deux, au pupitre noir, comme des galériens enchaînés au même banc.

Autre monde inconnu, lui aussi encarté, autrement plus présent, autrement plus dangereux : le noir du corps profond tout à son travail alchimique dans la digestion, dans la croissance du squelette et la puissance motrice des muscles.

Mais, si l'on y réfléchit bien, la carte la plus riche, la plus colorée, la plus enluminée, c'était encore la peau de l'écolier qui jouait dans la cour et se couronnait les genoux ! Quand l'enfant tombe ou se cogne, chacune de ses rencontres blessantes avec l'angle rugueux du monde porte un nom. Le piètre malheur de l'égratignure, le petit trou en forme d'étoile qui constitue l'écorchure, la figure virtuose et mathématique de l'éraflure, la trajectoire accidentelle de la coupure, l'ampoule allumée par le cuir raide des galoches, la fente vive de la gerçure quand on a perdu ses moufles et qu'on fait des kilomètres dans la neige avant de rejoindre enfin le poêle flambant de l'école, le bleu du coup de poing entre copains, la flamboyance de la bosse, l'écharde, le pus du mal blanc, les durillons qu'on attrape dans les paumes, à force d'aider aux champs, furent le lot de ces enfances rustiques.

Mais pour le ciel, il n'était besoin d'aucune carte et d'aucun livre. On n'avait qu'à lever les yeux. Les mères parlaient d'église, les grands-pères parfois, du bout de leur canne, enseignaient la figure des constellations. Au repas, les pères disaient le Benedicite ; le dimanche, les

curés enseignaient la parole de la Bible : “Mathusalem vécut cent quatre-vingt-sept ans et engendra Lamek. Après avoir engendré Lamek, Mathusalem, vécut sept cent quatre-vingt-deux ans et engendra des fils et des filles. Mathusalem vécut en tout neuf cent soixante-neuf ans et mourut.”

Aux dires de notre classe octogénaire, le maître ou la maîtresse étaient l’un de ces instituteurs qui répandirent la nouvelle foi dans les campagnes : foi dans la République, l’éducation, le progrès qui devait abolir les inégalités. La chaîne d’arpenteur se déplaçait dehors, dans la cour. Quant aux leçons de choses, elles se déroulaient aussi souvent que possible sous le préau, où l’on pouvait reproduire les phénomènes : un tas de sable fait une dune acceptable ; avec une bassine d’eau et un soufflet, on peut reproduire des vagues et la tempête ; une feuille de papier blanc figure un glacier... Tout le monde se souvient du maître donnant, une minute, l’illusion de sorcellerie : astiquant le bâton d’ébonite avec un tissu de laine, il recréait l’expérience de l’électrisation par frottement. Et la leçon de chimie était aussi une leçon de cœur : “C’est dans le creuset qu’on éprouve l’or ; c’est dans l’adversité qu’on reconnaît l’ami véritable.”

Orthographe, grammaire, histoire, système métrique, arithmétique, parfois histoire et arithmétique couplée dans le même problème : “François Ier, roi de France, naquit en 1494 et mourut en 1547. Combien de temps vécut-il ?” Morale, instruction civique, rédaction, géographie, écriture, lecture et récitation, voilà qui nous renseigne sur la façon de découper le savoir et de mener l’apprentissage.

### **la morale de l’histoire**

Ces maîtres prônaient aussi la raison qui devait mettre fin aux superstitions et aux folies meurtrières. On sait que certains d’entre eux sauvèrent leurs élèves des Allemands, surtout les garçons, les grands, ceux qui auraient pu passer tout droit de la salle de classe à la caserne tudesque. Les gosses que furent les plus jeunes résidents de la maison de retraite venaient à peine

d'entrer à l'école quand la guerre éclata. Alors il y eut soudainement bien plus d'institutrices que d'instituteurs, et les femmes dans les classes se mirent à régner en maîtresses, tandis que les maîtres se faisaient, une nouvelle fois, défenseurs de la patrie, bientôt victimes d'une véritable hécatombe.

Il y en a des instituteurs sur le monument aux morts ! Les lettres de leur nom gravées dans le marbre ne respectent pas la ronde harmonie de celles qu'ils moulèrent autrefois, à la craie.

Combien de maîtres tombés en 14, en se plaçant bravement à la tête de leur compagnie, comme le disait la citation à l'ordre de l'armée ? Combien d'écoliers fauchés en 44 ?

C'est la tragédie constante de l'Histoire qui donne peut-être la clé de la rudesse des cours de morale destinés à des gosses de six à douze ans. Retenir cette page : "La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : marche, marche ! Une puissance invincible, une force invincible nous entraînent : il faut sans cesse arriver vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore, si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent : des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : marche, marche. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyens, tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé." Cette pessimiste leçon sur la condition humaine disait pêle-mêle la difficulté d'être jeune pendant la guerre et vieux de tous temps...

Inlassablement rappeler le souvenir de 1914 et de ses morts innombrables que les horreurs du second conflit ont eu tendance à effacer, autant que les années qui passent. Inlassablement rappeler ces vies brèves dont l'administration a gardé la trace, et les familles le

souvenir, grâce à quelques reliques, souvent des cahiers d'écolier ou la peau d'âne d'un certificat d'étude...

### **aubes**

Avec le temps, les rites et les tabous de nos chères têtes blanches, leurs façons de faire ont acquis une valeur, un charme qu'on croit venu d'une contrée lointaine, et qui est pourtant à deux pas de nous...

Il a suffi d'une question aussi élémentaire que "Vous souvenez-vous de votre cartable ?" ou bien "Avez-vous reçu des bons points ?" pour croire à une onction de jeunesse, appliquée comme une huile sur le corps et sur les cheveux. Cette métamorphose de jouvence est déjà dans l'Iliade, le phare des livres de prix (avec les œuvres de la comtesse de Ségur), quand Athéna, d'un seul geste, rend à Ulysse, mendiant flétri, chauve et presque aveugle, sa belle allure. Nous avons bel et bien assisté à de telles métamorphoses.

L'école des souvenirs est une histoire de crépuscule. On peut croire que le coucher du soleil est endormissement, sénescence, mort. Alors, par analogie, on nomme "crépuscule de la vie" cet âge qui jouxte l'obscurité. Or il existe deux crépuscules : car cette lueur modeste, qui précède le lever du soleil, s'évoque sous le nom de crépuscule du matin. C'était l'heure où nos écoliers, tirés du chaud sommeil, se débarbouillaient et chaussaient leurs galoches...

En leur lever, en leur coucher, les crépuscules s'embrassent.

---